

REDICTION-ADMINISTRATION :

14, Rue Venture, 14. — MARSEILLE

TÉLÉPHONE 8.18

Fil Télégraphique direct

avec PARIS, LYON et NICE

BUREAUX A PARIS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 42

LEGADO DE D. MANUEL GARCIA BLANCO

NOUVELLISTE DE MARSEILLE, QUOTIDIEN

# Le Soleil du Midi

ABONNEMENTS

Départements limitrophes

Un an, 20 fr. ; 6 mois, 10 fr. ; 3 mois, 5 fr.

Autres Départements

Un an, 24 fr. ; 6 mois, 12 fr. ; 3 mois, 6 fr.

POUR LA PUBLICITÉ, S'ADRESSER :

A MARSEILLE, aux Bureaux du Journal

et à l'Agence Havas, 51, Rue Pavillon

A PARIS dans toutes les Agences

## L'Unité Morale de l'Europe

par

Miguel de UNAMUNO

C'est une chose curieuse qui se produit, aujourd'hui, en Espagne. Oui, il y a beaucoup de germanophiles — comment le nier ? — mais la plupart d'entre eux exècrent l'intellectualité, et c'est eux en général qui usent du terme *intellectuel* dans un sens de dénigrement, avec un mouvement de dédain simulé.

Dans le fond, ces gens-là craignent non pas l'intellectualité, mais l'intelligence. Ils forment la masse des béotiens, des admirateurs de ceux qui croient à la force et à l'organisation, de ceux qui abhorrent la personnalité.

Il est clair que la majorité du pays est parfaitement indifférente au problème moral et juridique qui se débat en cette guerre, et cela provient de ce que l'on ne peut demander une conscience internationale à un peuple qui est en train d'acquiescer une conscience nationale et civique. Car si l'Espagne se sent patriote, cela ne veut pas dire qu'il se sente citoyen.

Mais il est indéniable qu'il y a quelques intellectuels espagnols — pas beaucoup — qui sont germanophiles. Quelques-uns d'entre eux le sont par esprit de contradiction, pour s'opposer à la majorité de l'intellectualité, et parmi eux ont compte des *ratés* — et pas peu — ou des génies incompris. Ils préfèrent se mettre du côté des béotiens et contre ceux qui devraient être leurs naturels alliés. C'est un sentiment trop humain qui les anime.

Fait singulier, comme nos béotiens germanophiles ne sentent pas la nécessité de justifier leur germanophilie par une autre raison, sinon que jusqu'à maintenant, suivant leur croyance, l'Allemagne est la nation qui frappe, ou encore sans raison aucune, les intellectuels espagnols ont recours à toutes sortes de sophismes pour expliquer leur attitude.

C'est comme si, au fond de leur conscience, ils se sentaient honteux de leur position à l'égard de la guerre.

Et tout les incite à venir nous dire : « Eh ! moi, on ne peut me confondre avec ces troglodytes ignorants qui ne savent pas, de science exacte, pourquoi ils sont germanophiles ». Ou bien : « Je suis germanophile pour des raisons entièrement distinctes et même en opposition de celles pour lesquelles il y a une majorité ».

Ils comprennent et sentent la fausseté de la position dans laquelle ils se sont mis et beaucoup retourneraient en arrière, s'ils le pouvaient. Mais déjà on connaît notre conception. Il s'agit de l'assurer, — c'est l'honnête et le principal — de la défendre et non de l'amender.

Il y a une autre classe plus intéressante d'intellectuels germanophiles : elle comprend ceux qui voilent ou couvrent leur germanophilie. Quand on les accuse de germanophilie, ils protestent. Ils prétendent se tenir au-dessus des passions opposées que suscitent la guerre, voir celle-ci de très haut et la juger comme si elle s'était déchaînée depuis un siècle ou deux ou quand notre civilisation chrétienne en Europe était une « légende. » C'est un peu la position de Romain Rolland.

\* \*

UNIVERSIDAD  
DE SALAMANCA

GREDOS.USAL.ES



Cette position est sans doute moralement impossible pour un homme appartenant à une des nations belligérantes, mais elle ne l'est pas davantage pour les hommes des nations neutres. Je concevrais mieux un Français, un Anglais, un Allemand, un Russe, un Bulgare, qui seraient contre leur propre patrie respectives et du parti des ennemis de celle-ci, qu'un homme occupant la position morale — morale — de celui qui voit la guerre du sommet des nuages ou d'après la conception d'un fantastique avenir. L'antipatriote décidé, l'ennemi de sa propre patrie me semble plus naturel, — pour si monstrueux que nous le supposions, — que l'être ambigu et exsangue qui voulant se poser au-dessus de l'Histoire, sort de celle-ci, l'ignore.

Prétendre aujourd'hui juger la guerre et ses causes et effets, *sub specie æterni* est un comble d'inhumanité et d'incompréhension.

Oui, d'incompréhension ! Ce sont nos germanophiles honteux et dissimulés qui ont inventé cette belle phrase : l'unité morale de l'Europe ! Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que l'unité, la morale et qu'est l'Europe, en ce cas ? Et, pour commencer par la dernière question : qu'est-ce que l'Europe ? Il y a quelques années, il fut de mode ici, en Espagne, de parler d'*européisme*, et tout le monde disait que nous n'avions qu'à nous européaniser.

Beaucoup de mal se donnèrent les *européanisants* — candides et illusionnés germanisants, aujourd'hui en partie détrompés — à tel point que nous savons de science certaine ce qu'il en est de l'Europe.

D'une catégorie géographique et historique, ils firent une catégorie idéologique et presque métaphysique.

Cette Europe, pour beaucoup ici, signifie la disparition de la personnalité dans l'idée, et, au fond, l'absorption de l'homme par l'Etat ou par une autre institution collective.

Cet européisme est en grande partie un mouvement intellectuel antichrétien.

Au Dieu de la conscience, au Dieu intérieur, on comptait substituer un Dieu païen, un Dieu germanique, un Dieu bureaucratique et hiérarchique.

L'Europe pour certains de nos germanisants est la technique, l'organisation, la subordination, la discipline et l'anti-démocratie... germaniques. Et tous déclarent que le mal de l'Espagne est l'excès de l'individualisme, quand le mal de l'Espagne est que les individualités étant aussi fortes et aussi accusées qu'elles sont en réalité, tiennent leur personnalité étouffée et comprimée. Et contre ceci l'europanisme, d'origine germanique, je le répète, devint, comme naturelle réaction, un nationalisme ou catholicisme parfois excessif et mal établi.

L'unité morale de l'Europe ! Et qu'est-ce que l'Europe, reviendrons-nous à demander, et qui a rompu son unité ? Parce que l'Europe, pour ceux qui ne voient en elle qu'une catégorie historique — et ce n'est pas peu — est la civilisation chrétienne de tradition gréco-latine et non autre chose.

Et qui a rompu son unité ? Les protagonistes de l'unité morale de l'Europe disent que cette guerre est une guerre civile et, quelques-uns, plus que civile — *plus quam civile bellum* — comme notre Lucain a dit de celle de César et de Pompée. Mais pour qu'une guerre se puisse appeler civile, il ne suffit pas qu'elle soit faite entre deux partis ou factions d'une même nation, entre compatriotes ; il faut au surplus que ces deux partis soient civils.

\*\*\*

Si, dans une nation le peuple, les citoyens se soulèvent contre l'armée au service d'un tyran ou d'un dictateur militaire, ou d'une oligarchie armée, ou contre un prétorianisme, cette lutte ne pourra s'appeler lutte civile parce qu'à un des deux partis manque la qualité civile. Et dans le cas de la présente guerre, à l'armée austro-allemande il manque cette qualité. L'Allemagne n'est pas civile. Les peuples français, anglais, belge, serbe, russe se battent contre des armées. Et si l'on nous dit que ce sont les peuples allemand, autrichien, bulgare et turc qui se battent, nous répondrions que ces peuples ne sont pas des peuples, mais des armées. Ils ont perdu toute qualité civile !

Ces mêmes intellectuels qui parlent de l'unité morale de l'Europe et qui appellent cette guerre une guerre civile censurent l'esprit de revanche de la France et

attribuent à ce sentiment la présente conflagration. D'après eux, la France devrait accepter toutes les conditions de la défaite de 1870, se résigner à l'amputation de la patrie et à devenir l'armée loyale et la collaboratrice de la Prusse, c'est-à-dire se laisser absorber par celle-ci. Et il ne veulent pas voir que c'est ce sentiment de la revanche française qui va sauver l'Europe de la germanisation, à laquelle celle-ci se soumettait devant l'Allemagne, au risque de cesser d'être l'Europe.

Encore, malgré le sentiment de la revanche qui s'était cependant amorti et calmé, la France est un pays profondément pacifique et civil, et les Germains allaient s'infiltrer lentement dans le commerce et dans l'industrie, sinon dans l'idéologie et dans l'esprit des peuples européens. Dans divers domaines, celui de l'enseignement public entre autres, la France se germanisait. La science académique, l'érudition, l'investigation française allaient se germanisant, c'est-à-dire dégénéralant.

Si ce n'eût été pour ce feu sacré qui brûle sous la cendre du sentiment de la revanche ou du sentiment de la justice, bientôt l'Europe eût apparu complètement germanisée.

L'admiration de tout ce qui est allemand, admiration presque toujours irréfléchie, faisait des progrès. Ici, en Espagne, ce qui est distingué faisait éduquer les enfants dans un collège allemand ou avec des institutrices allemandes et le plus grand nombre de nos pensionnés à l'étranger allaient faire leurs études en Allemagne. On allait jusqu'à devenir dédaigneux de sa propre patrie parce que c'est en Allemagne, plus qu'ailleurs, que tant d'Espagnols ont appris à déprécier l'Espagne !

L'unité morale de l'Europe, c'est la Prusse qui l'a rompue, et je le crois, il ne sera possible de la rétablir que par l'abaissement de la Prusse. La Prusse croit que la victoire crée des droits et que les nécessités militaires — stratégiques et tactiques — pèsent sur la conscience du citoyen et elle le croit ainsi parce que pour elle le citoyen n'est qu'un soldat sujet aux ordres catégoriques de la discipline impériale.

Avec une semblable conception, il n'y a pas d'unité morale, parce que l'unité morale se fait du dedans au dehors et de bas en haut et non de dehors au dedans, ni de haut en bas comme l'unité tactique et militaire.

Ce fut un génie allemand celui qui dit : *Maintenant nous allons faire Dieu*. Or, un peuple qui prétend faire Dieu, comme on fait un canon, n'est pas un peuple qui se borne à écouter. C'est l'Etat qui leur sert de Dieu, au lieu d'être un Dieu présent et vivant dans l'unité morale des consciences civiles. C'est lui qui fait la nation de laquelle découle l'Etat.

Un Français, un Anglais, un Espagnol sont Français, Anglais, Espagnol parce qu'ils veulent l'être et un Prussien est Prussien parce qu'il ne peut pas faire moins, par nécessité.

La nécessité est la terrible condition de la catégorie germanique, et avec elle il n'y a pas d'unité morale possible ; il n'y a qu'une unité disciplinaire !

Miguel de UNAMUNO  
Recteur de l'Université de Salamanque